

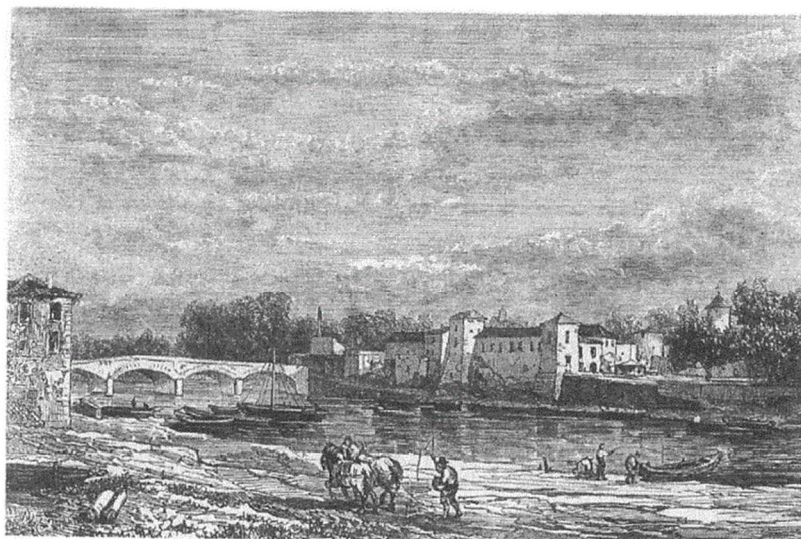
« L'Adour » d'Onésime Reclus

Ce fleuve sépare à peu près la région de Chalosse, à gauche, de la région des Landes, à droite. Des plaines de sa rive droite, on voit se profiler au midi les collines de la Chalosse, qui cachent la hauteur et la sérénité des Pyrénées. Des coteaux de la rive gauche, le regard se perd sur la Lande, sombre comme la mer et qui, comme elle, s'enfuit et s'efface à l'horizon.

D'Aire, l'*Atura* des Ibères, dont le nom semble être le même que celui de l'Adour, d'Aire, le *Vicus Julii* des Romains, jusqu'à Grenade, bastide du treizième siècle ; de Grenade à Saint-Sever-Cap-de-Gascogne, héritière du camp romain de Palestrion ; de Saint-Sever à l'aval de Dax, l'Adour ne s'ouvre sur sa gauche qu'à de longues et lourdes riviérettes argileuses, blanchâtres, inconstantes, fort atténuées par l'ardente saison : tel le Gabas, le Louts, le Luy, tributs point opulents du plateau de Ger, de la Chalosse, du Pont-Long. Mais à droite, il admet la Midouze, courant très vif. A bien voir les choses, la Midouze s'empare de l'Adour pendant la moitié brûlante de l'année. Pendant la moitié fraîche, elle lui cède la prééminence. Le fleuve, qu'on saigne à outrance tout le long de la Bigorre, s'y est tellement répandu dans les prairies, chaque touffe d'herbe lui a si bien dérobé sa gouttelette, qu'il arrive en été quelque peu honteux de sa déchéance au Hourquet, lieu du confluent des deux courants. Le patois landais dédaigne le *f*, qu'il transforme en *h*, comme le fait le Béarnais. Hourquet, c'est Fourquet, la fourche, la bifurcation quand on remonte la pente. Et, quand on la descend, le point de départ du tronc commun. En temps pluvieux, le fleuve reprend l'avantage. Plus ou moins inférieur à la Modouze durant la longue sérénité des cieux, il la double alors, il la triple, il peut la sextupler.

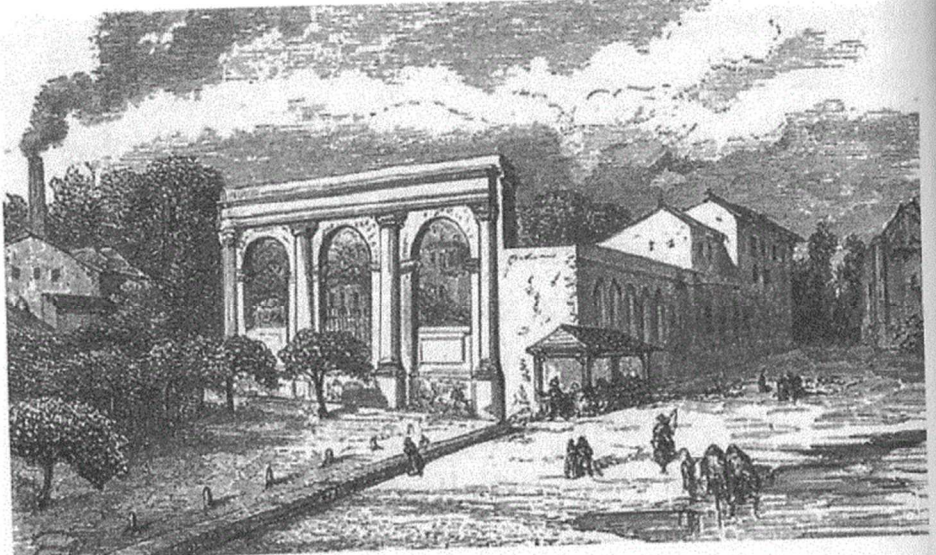
La Midouze, nom resserré pour Midoudouze, unit deux riviérettes de l'Armagnac, le Midou et la Douze, celle-ci plus abondante que celui-là. L'un et l'autre ne doivent guère que leurs eaux de crue à l'Armagnac, pays de leur naissance obscure. Leurs eaux de source proviennent de la Lande, l'alias est vraiment leur seul échanson. En réalité, la véritable origine de la rivière, c'est l'Estampon, qui se jette sur la Douze à Roquefort et l'absorbe immédiatement, elle, ruisseau blanchâtre, dans le flot impérieux de ses vagues brunes.

Douze et Midouze se mêlent à Mont-de-Marsan, l'une de nos rares villes qui ne plongent pas leurs racines dans un passé très lointain. Simple bastide du douzième siècle, cette cité médiocre triomphe par la splendeur de ses platanes, la beauté de ses promenades, la forêt de ses alentours. L'autre ville midouzienne, la gracieuse Tartas, a le renom, mérité ou point, d'avoir été le principal *oppidium* du peuple novempopulanien des Tarusates. Au terme de 330 000 hectares, la rivale temporaire de l'Adour passe pour débiter 18 mètres cubes en bonnes eaux, près de 10 en étiage, témoignage brillant des capacités de l'alias.



Dax, vue du Sablar, estampe, d'après un dessin de Gustave Doré, 1860.

Dax a le droit de se dire, sans outrecuidance, la première des villes françaises pour la magnificence de ses ombrages. Ses platanes sont « incomparables », ce qui veut dire qu'ils soutiennent toute comparaison. Il se peut qu'il y en ait ailleurs d'aussi trapus, nulle part on n'en trouve de plus élégants qu'en territoire dacquois, de plus élevés, de plus hauts, forts et puissants dès leur prime jeunesse. Serait-ce, du moins sur la rive gauche du fleuve, que leurs racines et radicelles plongent dans l'eau tiède du Dax souterrain, lac qui se manifeste à des sources de 60 degrés ?

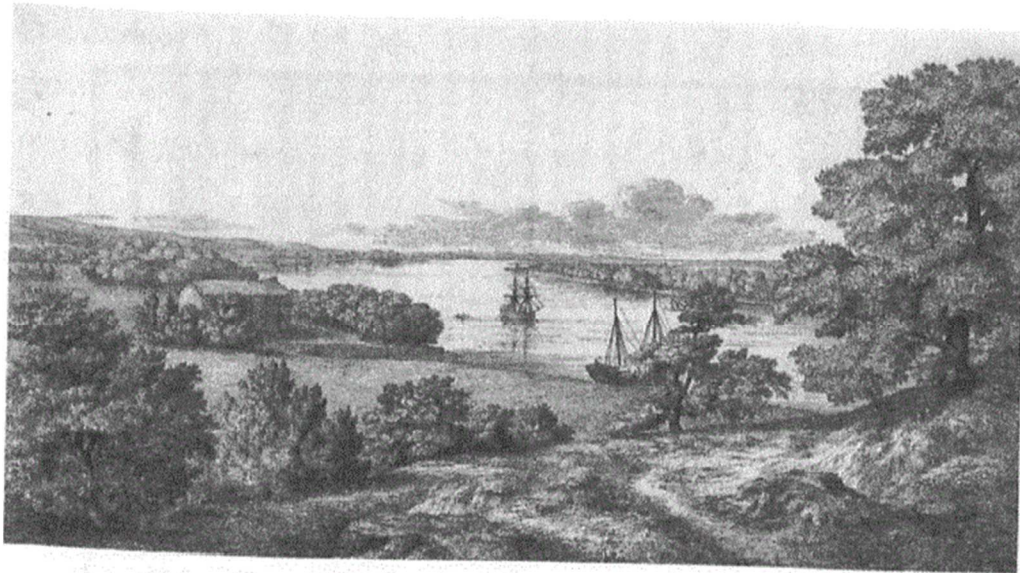


Gustave Doré, Dax, illustration pour le livre d'Henry Blackburn, *The Pyrenees*, 1867.

La principale d'entre elles, la célèbre Fontaine-Cahude, naît d'une sorte de gouffre entouré de grilles, près de murs romains parfaitement conservés, qui sont les restes d'une enceinte flanquée de grosses tours rondes et plus qu'à moitié détruite au siècle dernier. C'était la capitale des Tarbelli, tribu novempopulanienne, dont Dax n'a pas retenu le nom : elle s'appelle ainsi de ses eaux, *Aquae*, et spécialement *Aquae Tarbellicae*, plus tard *Aquae Augustae*. Dax a incorporé le d possessif. Le vrai nom – *Acqs*, et *d'Acqs*, sous-entendu : ville, s'est substitué à la vérité. La tiédeur, bien plus, la chaleur de la Fontaine, ses vapeurs, le nuage que « *bagn bourent* » tend en hiver sur la cité, la senteur balsamique des pins d'alentour contribuent à la bénignité du climat de Dax. L'avenir en fera de toute certitude une des villes d'hiver de l'Europe. Grâce à l'abondance des pluies, les prairies de ce coin bienheureux de la France sont aussi vertes en été que les gazons de la Normandie et de l'Angleterre.

Dès l'aval immédiat de Dax, le flux commence à refouler l'Adour : c'est donc en qualité de rivière à marée très élargie par le flot qu'il rencontre le Gave Béarnais, auquel il ne paraît pas inférieur à cause de ce flot même. En réalité, le cours d'eau de la Bigorre n'atteint ou ne dépasse en volume le cours d'eau du Lavedan qu'à la faveur des crues. En vertu d'un bassin plus que double de celui du Gave, les longues pluies l'enflent à 1500 mètres cubes, alors que l'eau de Lourdes, Pau, Orthez ne monte guère qu'à 1200. Mais aussi, quand la sécheresse règne dans l'empyrée, le Gave, qui boit aux névés, aux glaciers, aux fontaines de la haute montagne, reprend un tel avantage qu'il peut rouler six fois plus d'eau que l'Adour, celui-ci descendant jusqu'à 5 mètres cubes et le Gave ne baissant pas au-dessous de 30, avec étiage coutumier de 45, module de 75, crues ordinaires de 600 – c'est rarement qu'il se gonfle à ces 1200 au bout de 180 kilomètres en un bassin de 520 000 hectares. La rivière à l'eau rayée de sable ayant ainsi lié à son sort le superbe torrent vert du Béarn, large de 120 à 130 mètres, l'Adour est un beau fleuve de 150, 200, jusqu'à 300 mètres d'ampleur. Il s'adjuge la Bidouze, la Nive, et enfouit en mer à une lieue et demi en aval de Bayonne. En l'absence d'une certitude fondée sur des observations précises, on admet que ce fleuve de 75 à 80 lieues de long, de 1 702 000 hectares de bassin (environ le trente-deuxième de la France), apporte en moyenne à l'Océan 150 mètres cubes d'eau par seconde.

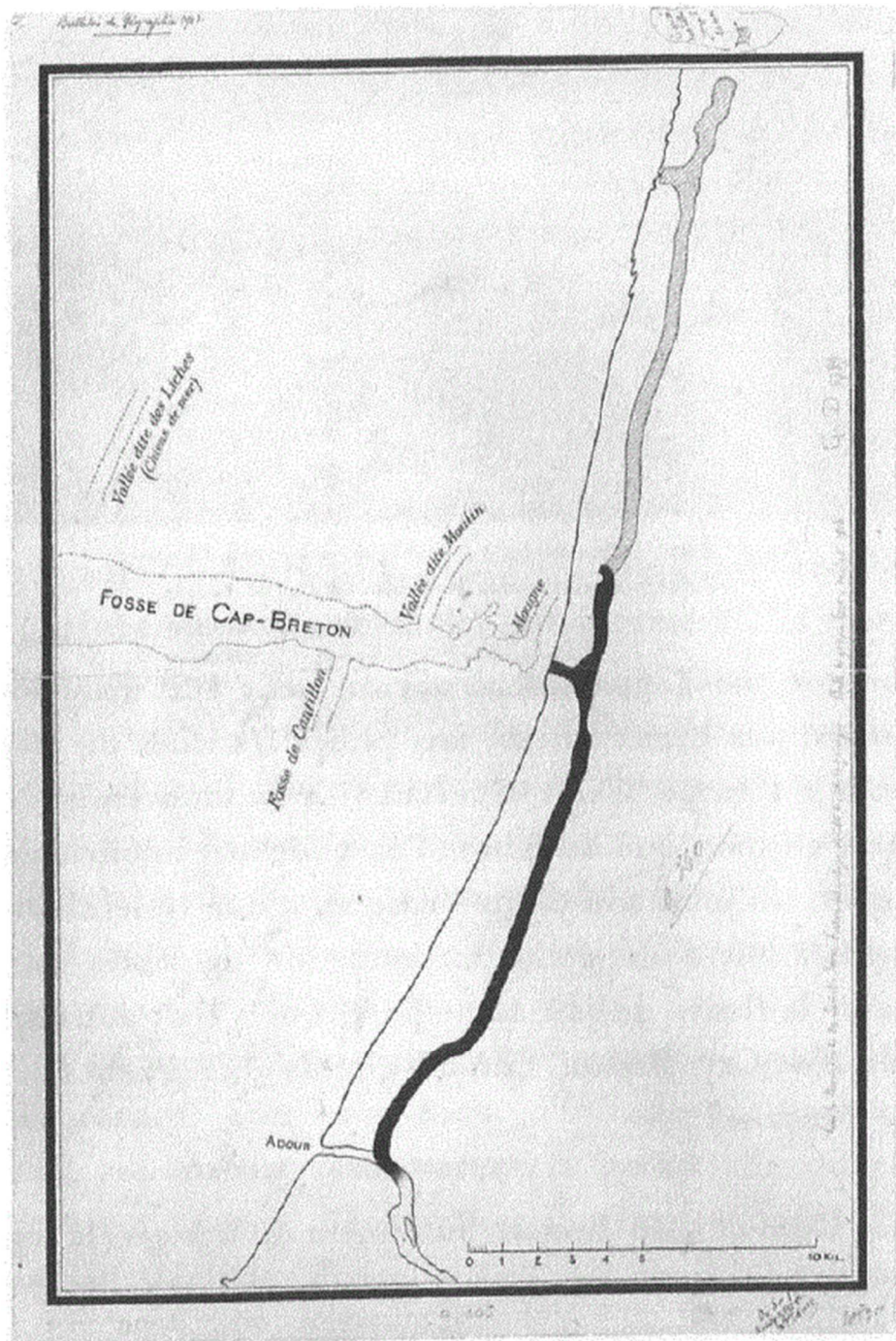
Il eut, antan, 7 à 8 lieues de plus. A mi-chemin de Bayonne à l'Atlantique, au Boucau, c'est-à-dire l'*Embouchure* – et le nom complet c'est *Boucau Neuf* -, une digue l'empêche de tourner au nord, de couler parallèlement à la mer et garé d'elle, de ses assauts, de son tumulte, par le chaos des dunes littorales. Tandis que, jadis, à l'abri de ces mamelons de sable, il coulait vers le septentrion, changeant parfois de « Boucau ». On connaît à l'Adour au moins trois entrées en Océan : celle d'aujourd'hui, qui date de 1579 ; celle de Cap-Breton ; celle du Vieux-Boucau. Affaire de vents, des dunes, de crues, de pression de l'Océan.



Robert Batty, *L'Adour au-dessus de Bayonne depuis le château d'Arrauntz*,
bibliothèque municipale de Toulouse, Fonds Ancely.

Cap-Breton fut un port de commerce, de pêche, très entreprenant. Son nom passa d'Europe en Amérique quand ses marins reconnurent la grande île qui fait maintenant partie de la Nouvelle-Ecosse, petit état canadien. Mais les dures falaises, les gneiss, les granits sauvages du Cap-Breton américain, voilés par les brouillards épais de l'Atlantique terre-neuvien, vis-à-vis du sombre Labrador, ne s'appareillent aucunement aux mamelons aréneux, aux beaux soleils, aux pluies franches du Cap-Breton d'Europe. Celui-ci n'était ville de mouvement, de course en mer, que du fait de l'embouchure adourienne. Il suffit, un jour, soit d'une brusque, d'un violentissime tempête, soit d'une lente accumulation de sables, pour séparer le fleuve de son avant-port, qui n'était autre que le Gouf de Cap-Breton, l'un des grands phénomènes de la mer française.

Le Gouf de Cap-Breton, autrement dit *le gouffre*, la fosse marine, lieu des profondeurs noires, se creuse au bord de la Maremne, contrée, qui, sous le trompe-l'œil des dunes, continue les pays de Gosse et de Seignanx, prolongement de la Chalosse, qui est un bastion d'avant-Pyrénées. Au vrai, cette défaillance sous-marine termine au nord le relief montagneux et sépare la Sierra de la Lande. A 400 mètres, pas plus, du liseré de basse mer, commence la chute du sol sous-Atlantique, chute rapide : à 5 kilomètres en avant, on ne trouve le fond qu'à 375 mètres ; à 37 kilomètres, la sonde n'arrive au lit du viel Océan qu'à travers 1 000 mètres d'eau ; à 50 kilomètres, il faut 1 500 mètres de cordes, alors qu'au nord et qu'au sud de la Fosse, 200 mètres y suffisent. Aussi le Gouf est-il calme quand, par-delà ses deux rives, dans le flot sans profondeur, les lames hérissées se suivent d'une course effrénée. Hors de l'abîme, on est au péril de la mer ; sur l'abîme, c'est le salut pour le navire et les matelots, pour la barque et le pêcheur. Cap-Breton profita donc jadis des bienfaits inestimables d'une ouverture de fleuve, d'une rade immense, au moins en longueur, tranquille au milieu du tumulte de l'Océan. Ni à Saint-Jean-de-Luz, derrière le rempart des dunes, ni à la bouche actuelle de l'Adour, ni dans le bassin d'Arcachon, au goulet tourmenté par les ables, ne se trouve le vrai port de refuge de cette mer tourmentée. Son « lieu et place » est le Gouf.



Fosse de Cap-Breton et lit de l'Adour, 1903.

A une date non exactement connue, peut-être en 1300, plus probablement en 1369, et les conjonctures vont jusqu'à l'an 1500 ; l'amas des sables sevrà l'Adour du Gouf. Le fleuve remonta jusqu'au Vieux-Boucau : alors, le Vieux-Boucau de croître durant que Cap-Breton diminuait. Puis, voici qu'en octobre 1579, l'architecte-ingénieur qui rebâtit quelques années plus tard le phare de Cordouan, Louis de Foix, profita d'une énorme crue de l'Adour et des Gaves : ayant réussi à trouver la dune bayonnaise, il y versa l'antique *Atur*, qui trouva désormais sa fin dans les sables du Boucau-Neuf au lieu des sables du Vieux-Boucau, à 30 ou 32 kilomètres au septentrion. Il serait facile de renvoyer à cette plage abandonnée, le long de la dépression restée à peu près telle quelle et signalée par une suite d'étangs, de mares, de vallons mouillés.